

Lorrains pour marcher sur Reims. Le roi Louis alla invoquer saint Denis, patron du royaume, dans l'église de son abbaye, et il prit sur l'autel, pour aller à l'ennemi, la bannière du comté de Vexin, qu'il tenait en fief de l'abbaye de Saint-Denis. Le roi Dagobert avait autrefois donné le pays de Vexin à la grande abbaye qu'il avait fondée, et les rois capétiens, en réunissant à la couronne Pontoise et le Vexin, étaient devenus vassaux de Saint-Denis. La bannière du comté de Vexin était appelée oriflamme, c'est-à-dire flamme d'or, parce que sa soie rouge, rehaussée d'or, reluisait au soleil comme une flamme. L'oriflamme devint le grand étendard des rois de France au moyen âge.

Le roi Louis partit, en invitant fortement toute la France à le suivre, dit la chronique. Le peuple, en effet, se leva en masse à la nouvelle de l'invasion des Allemands. Le pays qui était le premier menacé, c'est-à-dire les diocèses de Reims et de Châlons, mit sur pied soixante mille hommes, et sept autres corps d'armée des contrées au nord de la Loire rejoignirent promptement les Champenois.

Tout annonçait une lutte terrible entre ces masses réunies pour repousser l'invasion et les forces de Henri V. Le choc n'eut pas lieu : l'empereur, arrêté à la fois par les redoutables préparatifs des Français et par une insurrection qui venait d'éclater derrière lui à Worms, se retourna contre cette ville rebelle, et mourut avant d'avoir pu la réduire, le 22 ou 23 mai 1125. Avec lui s'éteignit la maison impériale de Franconie, et l'Empire, héréditaire de fait pendant plusieurs générations, échappa aux descendants des Franks orientaux pour passer aux fils des Saxons, qui l'avaient déjà possédé au x^e siècle, puis aux fils des Alamans ou des Suèves. Le roi Louis, vainqueur sans combat, vint remercier saint Denis dans son église, puis il fit la paix avec le roi d'Angleterre, qui, pendant ce temps, avait soumis ses vassaux révoltés.

Louis le Gros alla ensuite en Flandre réduire un parti de bourgeois qui avaient tué le comte Charles le Bon, parce que ce comte avait

voulu remettre en servage de riches bourgeois de Bruges, qui étaient en effet d'origine serve en Picardie; il vainquit un puissant baron rebelle, le sire de Couci, qui était, par ses brigandages, la terreur du pays.

II

Louis le Gros, à peine âgé de cinquante ans, sentait déjà quelques-unes des infirmités de la vieillesse : inquiet de sa corpulence apoplectique, dont tant de travaux et de fatigues n'avaient pu arrêter le progrès, il avait, en 1129, associé son fils aîné à la couronne, avec le consentement des grands, suivant l'exemple de ses devanciers. Le 14 avril 1129, il avait fait sacrer, par l'archevêque de Reims, le jeune Philippe, le plus âgé des huit enfants que lui avait donnés sa femme Adélaïde de Savoie, et les barons français avaient juré fidélité « au roi Philippe ». Philippe ne devait pas succéder à son père. Deux ans après, le jeune prince, qui avait environ seize ans, se promenait un jour à cheval dans un faubourg de Paris (rue du Martroi-Saint-Jean, près de la Grève) : un pourceau se jette entre les jambes du cheval qui s'abat, brise son cavalier contre une borne, et l'étouffe sous le poids de son corps. Philippe « rendit l'âme » au bout de quelques heures (13 novembre 1131).

Quand le malheureux père fut un peu remis du premier accès de sa douleur, l'abbé de Saint-Denis, Suger, et ses autres amis lui conseillèrent de « faire ceindre du diadème royal et oindre de l'huile sainte son second fils, Louis, afin de déjouer ses ennemis dans leurs projets de trouble ». Le monarque suivit cet avis, et, dans un concile réuni à Reims par le pape Innocent II, il éleva « Louis le Jeune » à la dignité royale (25 novembre).

quels il avait le plus de confiance, entre autres Suger, abbé de Saint-Denis, et leur ordonna d'accompagner Louis le Jeune en Aquitaine; de peur que les hommes d'armes de l'escorte n'exercassent quelques déprédations « et ne se rendissent ennemis des peuples amis », il commanda que toute la troupe fût défrayée, pendant le voyage, aux dépens du trésor royal.

« Après avoir traversé le Limousin », raconte l'abbé Suger, « nous arrivâmes sur les frontières du pays de Bordeaux : nous dressâmes nos tentes en face de cette cité, dont le grand fleuve de la Garonne nous séparait; de là, nous passâmes dans la ville sur des vaisseaux.

Le dimanche suivant, le jeune Louis épousa et couronna du diadème royal la noble damoiselle Éléonore, en présence de tous les grands de Gascogne, de Saintonge et de Poitou réunis. » Les deux époux, bien qu'ils se fussent mis en route pour « la France » aussitôt après leur mariage, ne retrouvèrent plus le roi Louis le Gros : en arrivant à Poitiers, Louis le Jeune reçut la nouvelle de la mort de son père, qui avait succombé à une violente attaque de dysenterie, le 1^{er} août 1137. Louis le Gros, âgé de cinquante-huit à cinquante-neuf ans, en avait régné plus de trente-six depuis que Philippe I^{er} l'avait associé à la couronne. La situation politique de la France avait bien changé dans le cours de ces trente-six années, et Louis le Gros voyait en mourant la grandeur de sa race dépasser toutes ses espérances. Le domaine de son fils s'étendait maintenant presque sans interruption des bords de l'Oise à ceux de l'Adour.

Louis le Gros laissait, outre Louis le Jeune, cinq fils : Henri, qui se fit moine à Clairvaux, devint évêque de Beauvais, puis archevêque de Reims; Robert, comte de Dreux; Pierre, seigneur de Courtenai; Philippe, qui entra dans les ordres comme Henri; Hugues, qui mourut jeune, et une fille, nommée Constance. Fidèle à ses devoirs de roi, il avait eu la prudence et le bon sens de ne donner à ses fils que de faibles apanages et de ne pas démembrer pour eux le domaine de la couronne.

III

Pendant que la royauté, soutenue par le clergé, se relevait en France, une autre grande révolution politique et sociale, qui n'était point particulière à la France, mais qui remuait plus ou moins tout l'Occident, avait éclaté, avec des formes et des circonstances différentes, au nord et au midi de la Loire, à l'est et à l'ouest du Rhône. C'était la révolution qui releva de l'oppression féodale le peuple des villes, et qui commença, par contre-coup, d'améliorer aussi le sort du peuple des campagnes.

Sous les rois francs, les villes gauloises avaient été habituellement moins malheureuses que sous l'Empire romain au temps de sa décadence. Si elles étaient exposées parfois à de grands désordres et à de cruelles violences, elles n'avaient plus du moins à subir le terrible système d'impôts de l'administration impériale, qui broyait le peuple sans relâche et sans merci. Elles s'administraient elles-mêmes par des municipalités électives. Les évêques étaient les protecteurs, et, de fait, les chefs de ces corps municipaux.

Mais, quand le régime féodal s'établit, tout cela changea. Dans la plupart des villes, le comte, qui n'avait été d'abord qu'un juge nommé par le roi et qui s'était rendu héréditaire, et, dans un certain nombre d'autres cités, l'évêque, se firent seigneurs. Le seigneur s'empara, pour son compte, des impôts municipaux que la ville jusque-là votait pour ses besoins, et il s'empara aussi du choix des magistrats, auparavant électifs, et les donna en fiefs à qui bon lui sembla.

Le seigneur ne se contenta pas des anciens impôts municipaux, et frappa les habitants de taxes arbitraires. La domination féodale

Le roi Henri d'Angleterre, de son côté, avait voulu assurer son héritage à sa fille Mathilde, veuve de l'empereur Henri V. Il lui avait fait prêter serment de fidélité par ses barons, et il l'avait remariée au comte Geoffroi d'Anjou, surnommé Plantagenet, parce qu'il était grand chasseur et courait sans cesse à travers les bruyères et les genêts. Mais, après que le roi Henri fut mort au château de Lions-sur-Andelle en Normandie, le 1^{er} décembre 1135, les barons anglo-normands ne tinrent point leur serment. La succession des femmes n'était pas encore bien solidement établie dans le droit féodal, et les Normands ne voulaient pas plus de la domination des Angevins, leurs anciens ennemis, qu'ils n'avaient voulu de celle de l'empereur allemand.

Étienne, comte de Boulogne, de la maison de Chartres, neveu, par les femmes, du feu roi Henri, avait de grands fiefs en Angleterre. Il se fit relever par l'archevêque de Cantorbéry du serment qu'il avait juré comme les autres à Mathilde; puis il s'empara du trésor royal, et se fit proclamer roi à Londres (26 décembre 1135). La Normandie se donna, comme l'Angleterre, à Étienne. Mathilde et son mari, Geoffroi Plantagenet, essayèrent en vain de reprendre la Normandie. Les Angevins, quoique aidés par le duc d'Aquitaine Guilhem X et par d'autres grands, furent repoussés par les Normands.

Le roi Louis ne se mêla point de la querelle, et reçut l'hommage féodal du roi Étienne comme duc de Normandie.

Les sacrilèges et les crimes de tout genre commis par les alliés dans la campagne de 1136 inspirèrent de vifs remords au plus puissant d'entre eux, au duc d'Aquitaine : Guilhem X, « touché de repentir à cause du mal qu'il avait fait en Normandie », partit pour aller en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, église qui jouissait d'une haute renommée dans toute l'Espagne et la France méridionale; mais, avant de s'éloigner, tourmenté par le pressentiment d'une fin prochaine, quoiqu'il n'eût pas plus de trente-huit ans, il régla le sort de ses États, et légua au roi Louis la tutelle de sa fille,

« la très noble damoiselle Éléonore » (Aliénor, Aanor), unique héritière du vaste duché d'Aquitaine. Louis, du reste, avait droit de réclamer cette tutelle, d'après les principes de la féodalité.

Le roi Louis, lorsqu'il fut informé de ce legs qui l'autorisait à marier la princesse à son fils, n'était plus que l'ombre de lui-même, non que son énergie l'eût abandonné, mais « la graisse qui surchargeait son corps » le forçait, bien malgré lui, au repos : il était si gras, qu'il lui fallait se tenir presque droit dans son lit. Cet énorme embonpoint semblait alors le signe caractéristique de la royauté : tous les princes de ce temps étaient gens d'infatigable appétit, et Guillaume le Conquérant ou Louis le Batailleur, les plus alertes des hommes, avaient le ventre aussi gros que Philippe le Fainéant; apparemment que les excès de table et l'exercice continu du cheval faisaient chez les uns ce que faisait l'oisiveté chez les autres.

La dernière expédition militaire de Louis avait été contre le sire de Saint-Brisson-sur-Loire, chevalier-brigand, qu'il fit prisonnier, et dont il saisit le château fort (en 1133) : à son retour, attaqué de la dysenterie, il se trouva si mal qu'il remit l'anneau royal à son fils Louis le Jeune, partagea entre les églises et les indigents tout son mobilier, jusqu'à ses manteaux et habits royaux, « sans se réserver même sa chemise », et envoya au trésor de Saint-Denis tous les vases et les précieux ornements de sa chapelle royale. Il se rétablit toutefois, mais incomplètement.

Ce fut au château de Béthisi en Valois qu'il reçut les députés aquitains; il accepta avec grande joie l'offre du duc Guilhem, qui mourut, le 9 avril 1137, dans l'église même de Saint-Jacques-de-Compostelle. Impatient de conclure le mariage de son fils Louis avec la princesse Éléonore, le roi réunit cinq cents chevaliers, « des meilleurs du royaume », leur donna pour chefs Thibaud, comte de Chartres et de Champagne, avec qui il s'était enfin réconcilié et qui portait le titre de comte du palais ou palatin, et Raoul, comte de Vermandois; il adjoignit à ces deux princes les conseillers dans les-